

Crise environnementale? Crise éthique!

Patrick Blandin

Professeur émérite du Muséum national d'histoire naturelle, président d'honneur du Comité français de l'Union internationale pour la conservation de la nature

Il faut remercier Nicolas Hulot pour sa tentative de faire comprendre, non seulement au gouvernement, mais à chacun d'entre nous, que la transition écologique est un enjeu majeur pour l'humanité. Mais le mot « *transition* » est-il assez fort? Il a l'avantage de ne pas relever d'une utopie qui ne serait pas crédible. Cependant, par sa douceur et sa connotation pragmatique, il justifie que les « petits pas » soient rendus les plus petits possibles par ceux qui craignent d'aller trop vite et de perdre des électeurs en route. Et d'ailleurs, de quelle route s'agit-il? Vers où devrait-elle nous emmener?

La diminution accélérée comme jamais de la diversité du monde vivant n'a rien à voir, dans sa vitesse, dans son ampleur et dans ses causes, avec les

crises naturelles que le monde vivant a connues au cours de la longue histoire de la vie. C'est toute la biosphère, dans les moindres recoins de ses écosystèmes, avec ses espèces emblématiques comme avec les plus ordinaires, avec ses sols comme avec ses mers, qui est bousculée en un rien de temps par une espèce issue comme les autres du long processus évolutif. « *L'érosion de la biodiversité* », pour utiliser le jargon scientifique-médiatique, est un symptôme de la transformation physique, chimique et biologique que le développement de la population humaine et de ses techniques impose à la nature. Mais elle n'est pas qu'un symptôme: elle est l'affaiblissement d'une propriété essentielle du monde vivant, la capacité à s'adapter. Sans diversité, la vie est impossible.

La vie est en dynamique, impossible de faire un arrêt sur image. Alors, vers où désirons-nous que se dirige le monde vivant, nous y compris? La crise environnementale, où interagissent transformations chimiques, dérèglement climatique, fragilisation des systèmes écologiques et réduction de la diversité biologique, est le fruit

Voilà ce que doit être la « révolution éthique »: l'élaboration d'une vision du monde qui propose un changement désirable.

d'une crise de gouvernance, à toutes les échelles, qui résulte elle-même d'une absence de vision. En vérité, c'est d'une crise éthique dont il est question.

L'humanité en est arrivée là parce qu'elle est gouvernée de fait par des égoïsmes dont la seule « valeur » est le profit. Le mirage de l'arrêt sur image, c'est de croire que cette situation peut durer. L'enrichissement de quelques humains au prix d'une détérioration générale de la planète et au mépris de la vie des autres humains est suicidaire.

Y a-t-il d'autres valeurs sur lesquelles les humains pourraient fonder un projet commun? Un projet qui offre un objectif désirable et en même temps organise le présent non

pas d'une façon simplement supportable, mais véritablement mobilisatrice?

De telles valeurs ne sont pas à inventer. Elles sont là, disponibles. Reconnaître que l'autre, qu'il s'agisse d'un humain ou d'un membre d'une espèce différente, a une valeur du fait même qu'il existe en tant que vivant, né de la longue histoire de la vie, relié par une infinité de liens avec les autres au sein du tissu vivant de la planète. Reconnaître que l'autre a une valeur du fait même qu'il est différent de moi et des autres, et qu'ainsi il contribue à la diversité du monde vivant. Reconnaître que la nature même du phénomène vivant fait que « tout est lié », dans l'espace et dans le temps, et donc accorder de la valeur à la solidarité. Reconnaître que chaque « autre » – car, humains et non humains, nous sommes chacun un autre pour les autres – mérite le respect en tant qu'enfant de la vie, en tant qu'acteur de la vie au quotidien et contributeur au futur de la vie.

Il faut alors désirer que le futur de la vie, demain et ensuite, soit dessiné par un travail solidaire entre des « autres » qui se respectent dans leur diver-

sité; et qui savent que si l'humanité ne fait pas en sorte que le monde vivant soit toujours adaptable, donc divers, il ne pourra durer.

Le monde a toujours changé. À cause de nous, il change plus rapidement que jamais, et nous commençons à comprendre que le changement que nous provoquons est nocif... ce qu'avaient déjà compris bien des pionniers de la préservation de la nature, certains dès le XIX^e siècle.

Il nous faut donc changer de changement. Voilà ce que doit être la « révolution éthique »: l'élaboration d'une vision du monde qui propose un changement désirable. Non pas dessiner un état figé, un arrêt sur image, voire un arrêt sur identité, mais tracer un chemin qui fasse que les diverses sociétés humaines créent en continu les conditions les plus favorables au mieux-être matériel, intellectuel, spirituel de chacun de leurs membres. Cela ne sera possible que si les projets locaux sont élaborés dans un souci de solidarité planétaire, car la planète et l'humanité qui l'habite forment un unique système écologique, traçant au fil du temps une seule histoire.

L'encyclique « Foi et raison », vingt ans après

Père Philippe Capelle-Dumont

Professeur de philosophie à l'université de Strasbourg, président de l'Académie catholique de France

Signée le 14 septembre 1998 par un pape nourri de ses longues années d'enseignement philosophique à l'université de Lublin (Pologne), l'encyclique *Fides et ratio* aura fait rapidement le tour du monde, suscitant un profond enthousiasme dans la plupart des lieux académiques. Elle a entraîné une importante réforme, désormais codifiée, de l'enseignement universitaire catholique, tenu plus que jamais de confronter l'expression de foi aux diverses rationalités, et retour. Trois lignes directrices font ainsi de ce texte un repère pour demain.

Sagesse philosophique et sagesse révélée: ni confusion ni séparation

Fides et ratio a voulu récuser l'exclusivité d'une approche oc-

cidentale de la philosophie, privilégiant à cet effet sa vocation « sapientielle ». Que l'humain y soit déclaré « naturellement philosophe », cela ne lui confère certes pas d'emblée une compétence disciplinaire, mais inscrit l'exigence philosophique dans la demande native et universelle de sagesse.

C'est dans cette perspective qu'il faut lire la célèbre sentence ouvrant l'encyclique: « *La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de l'élever dans la contemplation de la vérité* », écrit Jean-Paul II. Les mots sont pesés. Ils ne dessinent pas tant la relation entre la philosophie et la théologie – chacune étant faite de « croyable » et de « raison » – que la nécessaire interaction entre des deux modes de connaissance – foi et raison – sous lesquels s'exerce la recherche de vérité et de sagesse. Une interaction où le plus court chemin qui mène à soi passe par l'autre.

Ces choses ne sont point abstraites. Elles ont trouvé dans l'histoire leur concrétisation. Au tout début du christianisme, l'annonce de la foi s'est trouvée

« La foi et la raison sont comme les deux ailes qui permettent à l'esprit humain de l'élever dans la contemplation de la vérité. »

Jean-Paul II

comme telle engagée dans le travail d'intelligence philosophique de l'homme et de l'histoire. Ainsi, saint Justin (II^e siècle), premier philosophe chrétien, puis saint Augustin (IV-V^e siècles) n'interrompent guère leur quête philosophique au moment de leur conversion, ils en éprouvent l'accroissement en assumant le meilleur de leurs découvertes « païennes ».

Tensions positives

Seconde ligne qui, elle non plus, n'est pas mineure: l'Église catholique ne « canonise une quelconque philosophie particulière au détriment des autres » (n. 49). Cependant, elle ne

cesse de s'approprier la pensée de Thomas d'Aquin dans sa « *constante nouveauté* » (n. 43) On a pu regretter l'absence ici d'autres grands noms de la philosophie médiévale, tels Abélard et Bonaventure, ou contemporaine, tels Maurice Blondel ou Gabriel Marcel. Mais une encyclique n'est pas un manifeste d'école de pensée, elle répond d'un genre d'écriture singulier où sont mis en tension positive les sommets différenciés de la pensée, faisant signe vers un mystère inspirateur.

C'est pourquoi Jean-Paul II reconnaît – et c'est nouveau – qu'en dépit du drame de la séparation « moderne » entre la foi et la raison, on peut relever, dans les contributions mêmes de ceux qui l'ont provoquée ou prolongée, « *des germes précieux de pensée* ». Point donc de lecture catastrophiste de l'histoire des idées, mais une invitation – et c'est une affaire autrement plus exigeante – à manifester de façon « critique » la profondeur des thèmes que celle-ci a légués: sur la perception et l'expérience, l'imaginaire, la personnalité et l'intersubjectivité...

Une philosophie « chrétienne » ?

Pour autant, l'encyclique ne renonce pas à la notion de « philosophie chrétienne ». La distinguant d'une impossible « philosophie officielle de l'Église », elle rappelle, contre les idéologues rationalistes, le *de facto* historique de l'inspiration chrétienne en philosophie. Elle en fonde également le plein droit. C'est qu'en effet, il n'y a pas moins de philosophie lorsque le philosophe se ravitaile auprès d'autres traditions de pensée, y compris religieuses, tels Platon et Aristote avec la théologie astrale ou Ernst Bloch avec la mystique juive, ou encore Ricœur et Breton avec la Bible chrétienne. Aussi *Fides et ratio* veut-elle promouvoir, au bénéfice de la proclamation de foi, les conditions d'un entretien rigoureux avec toutes les rationalités. Si les divers dialogues interreligieux actuellement en cours s'approprient eux-mêmes une telle exigence, un grand pas pourrait être franchi sur les chemins « critiques » de la reconnaissance.